

d'illusions dans la possibilité de réformer le parti social-démocrate, ce qui lui donne un caractère centriste de gauche.

D'autre part, la gauche socialiste, numériquement limitée et implantée de façon inégale dans le pays, ne pouvait pas prétendre non plus apparaître comme une direction de rechange. La crainte de provoquer une rupture immédiate avec la social-démocratie semble aussi avoir limité la clarté de ses critiques par rapport au rôle traître des directions réformistes.

Cependant, supérieur en cela aux organisations et à la presse stalinienne et social-démocrate de droite, le journal « La Gauche » lança continuellement des mots d'ordre, qui chaque fois correspondaient mieux aux besoins du moment et aux aspirations des masses.

Cela explique le succès de ses numéros spéciaux vendus sur une très grande échelle pendant les grèves. Ce succès fut tel que dans certaines régions, on voyait ce journal dans toutes les Maisons du Peuple, et que même des militants communistes le vendirent. Mais ce journal n'est pas par lui-même suffisant pour donner une organisation, des consignes, une tête, à un mouvement d'une telle ampleur. Il peut tout au plus donner une orientation, en espérant que le plus grand nombre de lecteurs possible la défendront.

## VI. LES ENSEIGNEMENTS

### 1. La classe ouvrière

Cette grève, la plus importante que le mouvement ouvrier belge ait jamais connue dans toute son histoire, aura détruit de façon éclatante les sornettes répandues par les réformistes de tout acabit sur la disparition de sa conscience de classe annihilée par les scooters, les machines à laver et les postes de télévision. Elle aura révélé les formidables ressources de combativité non seulement des travailleurs d'avant-garde mais aussi de certaines couches ouvrières traditionnellement peu enclines, indifférentes ou même hostiles à la lutte de classe. Les titres rageurs des journaux conservateurs contre les « jeunes voyous », les « Italiens qu'il-fallait-reconduire-à-la-frontière », sur la « liberté du travail », montraient à quel point le courant irrésistible de la grève avait entraîné dans de nombreuses régions et la jeunesse ouvrière, et les mineurs italiens, et des dizaines de milliers de prolétaires en faux-cols.

Depuis la fin de la guerre, chaque arrêt de travail dans l'une ou l'autre branche professionnelle, et en particulier dans la métallurgie, aura renforcé une avant-garde qui se trempe et s'élargit de grève en grève. Une des formes d'action de cette avant-garde est par exemple de participer, de façon de plus en plus massive, à des commandos motorisés étendant les débrayages qui prennent ainsi une extension très rapide et pratiquement absolue. Cette évolution des méthodes d'action, et le dynamisme de cette avant-garde qui augmente numériquement, se renforce par la pratique de la lutte journalière (assemblées syndicales dans les usines, débrayages d'entreprise ou de secteurs) et qui se radicalise politiquement (débrayage et manifestations de rue contre les atteintes à la Sécurité sociale des travailleurs de Cockerill-Ougrée en 1958), explique l'éclatement spontané du conflit et l'apparition généralisée de piquets et de

comités de grève, en dehors d'initiatives des organisations politiques ou syndicales.

La classe ouvrière craignait avant tout que le projet de loi unique du gouvernement Eyskens n'inaugure toute une période de régression sociale qui aurait amené un abaissement du niveau de vie ouvrier, la diminution grandissante des avantages sociaux ainsi que des atteintes toujours plus grandes aux droits politiques et syndicaux.

Les travailleurs sont parfaitement conscients que c'est la bourgeoisie qui est responsable de la mauvaise situation de l'économie et du délabrement des finances publiques et que tous les gouvernements qui se sont succédé depuis la fin de la guerre, y compris ceux à participation social-démocrate, n'ont rien fait pour porter remède à cette situation déficiente. La terreur d'un retour à la crise économique de l'avant-guerre aiguillonne constamment la classe laborieuse et la rend très sensible à toute atteinte à son standing. Tous les avantages conquis depuis 15 ans, au lieu de constituer un frein à la combativité et à la lutte directe, sont au contraire un puissant facteur de radicalisation des masses. Cependant, les organisations ouvrières, en ne menant pas une campagne suffisamment large et systématique de propagande et de vulgarisation des « réformes de structure » ont gravement compromis les chances de succès de la grève et d'orientation positive de la combativité ouvrière dans de nombreuses régions.

Dans ce mouvement, des dizaines de milliers de travailleurs auront appris énormément et auront perdu pas mal d'illusions. Beaucoup d'entre eux croyaient que la répression des forces de police ne serait pas sévère, qu'il suffirait d'arrêter le travail et d'attendre paisiblement que le gouvernement capitule, que jamais ce dernier n'oserait engager l'armée dans son système de répression. La rupture d'avec le climat légaliste des grèves professionnelles est définitivement consommée et chaque travailleur d'avant-garde a compris qu'une nouvelle phase de la lutte de classe a débuté, qu'elle nécessitera des formes de lutte et des moyens d'action beaucoup plus énergiques et beaucoup plus radicaux que ceux qui ont été pratiqués dans les dernières années. Cette prise de conscience est d'une importance énorme dans un pays à tradition réformiste, où n'a jamais existé un courant de masse vraiment communiste. Dès le début sont apparus des comités de grève qui ont essayé de coordonner l'action des piquets, tant pour l'organisation des débrayages que pour des collectes de soutien auprès de la population, la protection permanente des « Maisons du Peuple » par des équipes de grévistes.

Les manifestations prirent souvent un caractère d'émeute (bris des vitrines des commerçants, des vitres des banques à Bruxelles, mise à sac de la gare des Guillemins à Liège, de journaux bourgeois, de bureaux de poste). Ces incidents sont tout à fait significatifs de la très grande combativité des masses qui n'hésitèrent pas à se battre à coups de pavés contre des gendarmes armés jusqu'aux dents. Mais ils sont aussi un indice des limites et des carences des directions traditionnelles du mouvement ouvrier... Sans coordination et sans direction réelle et responsable des actions des grévistes contre les forces de répression, sans occupation du port d'Anvers par les dockers, des centrales électriques et des autres points stratégiques, et sans perspectives politiques précises, il était normal que l'on assiste sporadiquement à des explosions de colère de la part des grévistes,